

TARIF D'ABONNEMENT :

ROUBAIX-TOURCOING. Trois mois, 13 fr. 50. Six mois, 26 fr. Un an, 50 fr. Paris, 16 fr. BUREAUX & RÉDACTION : Roubaix, rue Neuve, 17. - Tourcoing, rue des Poutains, 42. Directeur-Propriétaire : ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES :

Abonnements et Annonces sont reçus à ROUBAIX, rue Neuve, 17. - A LILLE, rue du Curé-Saint-Etienne, 8 bis à PARIS chez MM. HAVAS, LAFITTE et Co, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-de-Victoire, 24, - à BRUXELLES, à l'OFFICE DE PUBLICITE.

ROUBAIX, LE 5 MAI 1897

UN EFFROYABLE INCENDIE à Paris

LE FEU au nouveau Bazar de la Charité Plusieurs centaines de morts

OU DE BLESSÉS

Paris, 4 mai, 5 heures 30 soir. - Un épouvantable incendie vient de sévir en centre le Nouveau Bazar de la Charité, situé rue Jean-Goujon. Le feu s'est déclaré à 4 heures. En cinq minutes l'établissement entier était en feu. En moins d'une heure il était complètement détruit. Actuellement, on compte, dit-on, 30 morts et 70 blessés. Les morts sont étalés, à terre, sur le trottoir, en face du lieu de l'incendie.

La visite de Mgr Clari

Paris, 5 heures 40, soir. - L'inauguration de ce Bazar de la Charité avait eu lieu hier. Au cours de la présidence, le nonce apostolique, Mgr Clari, avait visité le bazar. Il était accompagné de Mgr Bern-Morosi et du premier secrétaire de la nonciature. Il y avait été reçu par M. Henri Heine, président du Comité, et par le baron de Mackau, président du Comité, et des membres du Comité.

Cadavres carbonisés

Paris, 6 heures soir. - Les trente cadavres, qui sont étendus sur le trottoir, sont horriblement carbonisés. On réduit le nombre des blessés gravement à trente-cinq ou quarante, mais on signale que de nombreuses personnes manquent à l'appel; on les cherche en vain sous les décombres fumants, c'est-à-dire encore un amoncellement de morts absolument carbonisés et dont la reconnaissance, par les familles, sera chose impossible à faire.

Le feu et la panique

Paris, 6 heures 10 soir. - Le feu a pris au dessus du comptoir de la duchesse d'Uzes, on ignore comment. On craignait, cependant, que le feu ne se propageât au grand étage, tout construit en planches. Grâce au courage d'un homme, on est parvenu à l'arrêter à l'instant. A l'intérieur, une bouillabaisse inextinguible s'est produite au premier moment. De nombreuses personnes ont été revenues indemnes. La panique a été atroce. Sous les décombres fumants, c'est encore un amoncellement de morts absolument carbonisés et dont la reconnaissance, par les familles, sera chose impossible à faire.

Terrifiant spectacle

Paris, 6 heures 25. - Près de 150 blessés ont été transportés à l'hôtel du Palais, cours La Reine; un grand nombre d'autres victimes, très gravement brûlées, ont été également transportées à l'hôpital Beaujon et au Palais de l'Industrie.

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Le feu mis par un bec de gaz

6 h. 30. - On a recouvert les cadavres alignés sur le trottoir, et qui n'avaient plus forme humaine, avec des bâches. Au fond du terrain, sous une cabane, on voit les corps de deux gardes de Paris complètement carbonisés. Un peu plus loin, on aperçoit le crâne d'une femme, et c'est partout le même spectacle épouvantable.

Les prévisions les plus navrantes sont formulées. On dit maintenant, mais il faut espérer que cette rumeur est très exagérée, que cent personnes ont été pesées toutes et brûlées le long de la cloison blanche qui sépare le de la rue. Le spectacle est terrifiant.

La principale version des personnes qui, après être parvenues à se sauver, étaient revenues sur le lieu du sinistre, était que le feu avait été mis par un bec de gaz.

Scènes déchirantes

Paris, 4 mai, 8 h. 10. - Au Palais de l'Industrie, où la foule des parents et des amis s'entasse aux portes, suppliante, affolée et se précipitant, malgré toutes les consignes, une soixantaine de cadavres, toutes les formes des amoncellements fourgons, sont exposés dans un hangar, à peine éclairé par quelques bougies.

Parents, amis, onus, en larmes, recherchent, au milieu de ces débris méconnaissables, un signe, un objet, un souvenir, en vain. Les larmes coulent, les sanglots se succèdent, les cris se croisent, les voix se croisent, les voix se croisent, les voix se croisent.

Sur le théâtre de l'incendie, les soldats, munis de torches, poursuivent leurs recherches. En Jordan de troupe éloigne la foule du théâtre de l'incendie. Le commandant Serpette, de la maison du Président de la République, porte des nouvelles à l'Élysée. Le commandant Humbert se tient en permanence sur les lieux.

Tableau d'inexprimable horreur

Paris, 7 heures. - Après les détails horribles que nous avons eu à vous raconter, voici l'impression terrible que nous avons personnellement rapportée du lieu du sinistre.

Sur un terrain vague, situé en face du numéro 20 de la rue Jean-Goujon, on aperçoit d'abord quelques poteaux noirs par les flammes. Nous traversons, à grand peine, les rangs pressés des agents, des préposés qui attendent que les personnes civiles et militaires que la nouvelle du sinistre a attirées.

Soudain, le terrain même de la catastrophe s'offre à nos yeux. Quel horrible et inoubliable spectacle ! Parmi les débris calcinés, les débris amoncelés, on voit, çà et là, émerger des corps noirs et sanglants, au crâne défoncé. Près de chaque porte d'entrée, on les malheureux victimes se sont précipités dans leur affolement, c'est un véritable monceau de squelettes déshiquetés.

En quelques endroits, sur les os noirs, apparaissent encore des lambeaux d'étoffes, des vestiges de la toilette, que portaient les femmes brûlées vivantes. L'horreur de ce tableau est inexprimable. MM. Haudaux, l'ami Beaujon, Henry Cochon, Berger, qui sont présents, ne peuvent dissimuler leur émotion; ils ne cessent de répéter : c'est affreux ! c'est affreux !

A chaque instant arrivent des voitures d'ambulance. Les agents de police et les pompiers ramassent, dans les débris encore fumants, les débris de pauvres corps informes et méconnaissables; ils les placent dans des draps, et les funèbres convois s'acheminent vers le Palais de l'Industrie où l'on cherche à procéder à la reconnaissance des victimes.

Mais, hélas ! il faudrait plusieurs jours pour connaître le chiffre des personnes, et l'état des cadavres est tel que la plupart des familles des victimes n'auront pas la suprême consolation de reconnaître les restes de ceux qu'ils ont perdus. C'est une réédition des faits qui suivirent la catastrophe de l'Opéra comique.

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Bientôt arrive M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique, qui reste muet d'horreur, et regarde longtemps ce tragique spectacle. Plus loin, autour des ferrages établis par les

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Les prévisions les plus navrantes sont formulées. On dit maintenant, mais il faut espérer que cette rumeur est très exagérée, que cent personnes ont été pesées toutes et brûlées le long de la cloison blanche qui sépare le de la rue. Le spectacle est terrifiant.

La principale version des personnes qui, après être parvenues à se sauver, étaient revenues sur le lieu du sinistre, était que le feu avait été mis par un bec de gaz.

Scènes déchirantes

Paris, 4 mai, 8 h. 10. - Au Palais de l'Industrie, où la foule des parents et des amis s'entasse aux portes, suppliante, affolée et se précipitant, malgré toutes les consignes, une soixantaine de cadavres, toutes les formes des amoncellements fourgons, sont exposés dans un hangar, à peine éclairé par quelques bougies.

Parents, amis, onus, en larmes, recherchent, au milieu de ces débris méconnaissables, un signe, un objet, un souvenir, en vain. Les larmes coulent, les sanglots se succèdent, les cris se croisent, les voix se croissent, les voix se croissent.

Sur le théâtre de l'incendie, les soldats, munis de torches, poursuivent leurs recherches. En Jordan de troupe éloigne la foule du théâtre de l'incendie. Le commandant Serpette, de la maison du Président de la République, porte des nouvelles à l'Élysée. Le commandant Humbert se tient en permanence sur les lieux.

Tableau d'inexprimable horreur

Paris, 7 heures. - Après les détails horribles que nous avons eu à vous raconter, voici l'impression terrible que nous avons personnellement rapportée du lieu du sinistre.

Sur un terrain vague, situé en face du numéro 20 de la rue Jean-Goujon, on aperçoit d'abord quelques poteaux noirs par les flammes. Nous traversons, à grand peine, les rangs pressés des agents, des préposés qui attendent que les personnes civiles et militaires que la nouvelle du sinistre a attirées.

Soudain, le terrain même de la catastrophe s'offre à nos yeux. Quel horrible et inoubliable spectacle ! Parmi les débris calcinés, les débris amoncelés, on voit, çà et là, émerger des corps noirs et sanglants, au crâne défoncé. Près de chaque porte d'entrée, on les malheureux victimes se sont précipités dans leur affolement, c'est un véritable monceau de squelettes déshiquetés.

En quelques endroits, sur les os noirs, apparaissent encore des lambeaux d'étoffes, des vestiges de la toilette, que portaient les femmes brûlées vivantes. L'horreur de ce tableau est inexprimable. MM. Haudaux, l'ami Beaujon, Henry Cochon, Berger, qui sont présents, ne peuvent dissimuler leur émotion; ils ne cessent de répéter : c'est affreux ! c'est affreux !

A chaque instant arrivent des voitures d'ambulance. Les agents de police et les pompiers ramassent, dans les débris encore fumants, les débris de pauvres corps informes et méconnaissables; ils les placent dans des draps, et les funèbres convois s'acheminent vers le Palais de l'Industrie où l'on cherche à procéder à la reconnaissance des victimes.

Mais, hélas ! il faudrait plusieurs jours pour connaître le chiffre des personnes, et l'état des cadavres est tel que la plupart des familles des victimes n'auront pas la suprême consolation de reconnaître les restes de ceux qu'ils ont perdus. C'est une réédition des faits qui suivirent la catastrophe de l'Opéra comique.

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Bientôt arrive M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique, qui reste muet d'horreur, et regarde longtemps ce tragique spectacle. Plus loin, autour des ferrages établis par les

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Les prévisions les plus navrantes sont formulées. On dit maintenant, mais il faut espérer que cette rumeur est très exagérée, que cent personnes ont été pesées toutes et brûlées le long de la cloison blanche qui sépare le de la rue. Le spectacle est terrifiant.

La principale version des personnes qui, après être parvenues à se sauver, étaient revenues sur le lieu du sinistre, était que le feu avait été mis par un bec de gaz.

Scènes déchirantes

Paris, 4 mai, 8 h. 10. - Au Palais de l'Industrie, où la foule des parents et des amis s'entasse aux portes, suppliante, affolée et se précipitant, malgré toutes les consignes, une soixantaine de cadavres, toutes les formes des amoncellements fourgons, sont exposés dans un hangar, à peine éclairé par quelques bougies.

Parents, amis, onus, en larmes, recherchent, au milieu de ces débris méconnaissables, un signe, un objet, un souvenir, en vain. Les larmes coulent, les sanglots se succèdent, les cris se croisent, les voix se croissent, les voix se croissent.

Sur le théâtre de l'incendie, les soldats, munis de torches, poursuivent leurs recherches. En Jordan de troupe éloigne la foule du théâtre de l'incendie. Le commandant Serpette, de la maison du Président de la République, porte des nouvelles à l'Élysée. Le commandant Humbert se tient en permanence sur les lieux.

Tableau d'inexprimable horreur

Paris, 7 heures. - Après les détails horribles que nous avons eu à vous raconter, voici l'impression terrible que nous avons personnellement rapportée du lieu du sinistre.

Sur un terrain vague, situé en face du numéro 20 de la rue Jean-Goujon, on aperçoit d'abord quelques poteaux noirs par les flammes. Nous traversons, à grand peine, les rangs pressés des agents, des préposés qui attendent que les personnes civiles et militaires que la nouvelle du sinistre a attirées.

Soudain, le terrain même de la catastrophe s'offre à nos yeux. Quel horrible et inoubliable spectacle ! Parmi les débris calcinés, les débris amoncelés, on voit, çà et là, émerger des corps noirs et sanglants, au crâne défoncé. Près de chaque porte d'entrée, on les malheureux victimes se sont précipités dans leur affolement, c'est un véritable monceau de squelettes déshiquetés.

En quelques endroits, sur les os noirs, apparaissent encore des lambeaux d'étoffes, des vestiges de la toilette, que portaient les femmes brûlées vivantes. L'horreur de ce tableau est inexprimable. MM. Haudaux, l'ami Beaujon, Henry Cochon, Berger, qui sont présents, ne peuvent dissimuler leur émotion; ils ne cessent de répéter : c'est affreux ! c'est affreux !

A chaque instant arrivent des voitures d'ambulance. Les agents de police et les pompiers ramassent, dans les débris encore fumants, les débris de pauvres corps informes et méconnaissables; ils les placent dans des draps, et les funèbres convois s'acheminent vers le Palais de l'Industrie où l'on cherche à procéder à la reconnaissance des victimes.

Mais, hélas ! il faudrait plusieurs jours pour connaître le chiffre des personnes, et l'état des cadavres est tel que la plupart des familles des victimes n'auront pas la suprême consolation de reconnaître les restes de ceux qu'ils ont perdus. C'est une réédition des faits qui suivirent la catastrophe de l'Opéra comique.

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Bientôt arrive M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique, qui reste muet d'horreur, et regarde longtemps ce tragique spectacle. Plus loin, autour des ferrages établis par les

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Les prévisions les plus navrantes sont formulées. On dit maintenant, mais il faut espérer que cette rumeur est très exagérée, que cent personnes ont été pesées toutes et brûlées le long de la cloison blanche qui sépare le de la rue. Le spectacle est terrifiant.

La principale version des personnes qui, après être parvenues à se sauver, étaient revenues sur le lieu du sinistre, était que le feu avait été mis par un bec de gaz.

Scènes déchirantes

Paris, 4 mai, 8 h. 10. - Au Palais de l'Industrie, où la foule des parents et des amis s'entasse aux portes, suppliante, affolée et se précipitant, malgré toutes les consignes, une soixantaine de cadavres, toutes les formes des amoncellements fourgons, sont exposés dans un hangar, à peine éclairé par quelques bougies.

Parents, amis, onus, en larmes, recherchent, au milieu de ces débris méconnaissables, un signe, un objet, un souvenir, en vain. Les larmes coulent, les sanglots se succèdent, les cris se croisent, les voix se croissent, les voix se croissent.

Sur le théâtre de l'incendie, les soldats, munis de torches, poursuivent leurs recherches. En Jordan de troupe éloigne la foule du théâtre de l'incendie. Le commandant Serpette, de la maison du Président de la République, porte des nouvelles à l'Élysée. Le commandant Humbert se tient en permanence sur les lieux.

Tableau d'inexprimable horreur

Paris, 7 heures. - Après les détails horribles que nous avons eu à vous raconter, voici l'impression terrible que nous avons personnellement rapportée du lieu du sinistre.

Sur un terrain vague, situé en face du numéro 20 de la rue Jean-Goujon, on aperçoit d'abord quelques poteaux noirs par les flammes. Nous traversons, à grand peine, les rangs pressés des agents, des préposés qui attendent que les personnes civiles et militaires que la nouvelle du sinistre a attirées.

Soudain, le terrain même de la catastrophe s'offre à nos yeux. Quel horrible et inoubliable spectacle ! Parmi les débris calcinés, les débris amoncelés, on voit, çà et là, émerger des corps noirs et sanglants, au crâne défoncé. Près de chaque porte d'entrée, on les malheureux victimes se sont précipités dans leur affolement, c'est un véritable monceau de squelettes déshiquetés.

En quelques endroits, sur les os noirs, apparaissent encore des lambeaux d'étoffes, des vestiges de la toilette, que portaient les femmes brûlées vivantes. L'horreur de ce tableau est inexprimable. MM. Haudaux, l'ami Beaujon, Henry Cochon, Berger, qui sont présents, ne peuvent dissimuler leur émotion; ils ne cessent de répéter : c'est affreux ! c'est affreux !

A chaque instant arrivent des voitures d'ambulance. Les agents de police et les pompiers ramassent, dans les débris encore fumants, les débris de pauvres corps informes et méconnaissables; ils les placent dans des draps, et les funèbres convois s'acheminent vers le Palais de l'Industrie où l'on cherche à procéder à la reconnaissance des victimes.

Mais, hélas ! il faudrait plusieurs jours pour connaître le chiffre des personnes, et l'état des cadavres est tel que la plupart des familles des victimes n'auront pas la suprême consolation de reconnaître les restes de ceux qu'ils ont perdus. C'est une réédition des faits qui suivirent la catastrophe de l'Opéra comique.

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Bientôt arrive M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique, qui reste muet d'horreur, et regarde longtemps ce tragique spectacle. Plus loin, autour des ferrages établis par les

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Les prévisions les plus navrantes sont formulées. On dit maintenant, mais il faut espérer que cette rumeur est très exagérée, que cent personnes ont été pesées toutes et brûlées le long de la cloison blanche qui sépare le de la rue. Le spectacle est terrifiant.

La principale version des personnes qui, après être parvenues à se sauver, étaient revenues sur le lieu du sinistre, était que le feu avait été mis par un bec de gaz.

Scènes déchirantes

Paris, 4 mai, 8 h. 10. - Au Palais de l'Industrie, où la foule des parents et des amis s'entasse aux portes, suppliante, affolée et se précipitant, malgré toutes les consignes, une soixantaine de cadavres, toutes les formes des amoncellements fourgons, sont exposés dans un hangar, à peine éclairé par quelques bougies.

Parents, amis, onus, en larmes, recherchent, au milieu de ces débris méconnaissables, un signe, un objet, un souvenir, en vain. Les larmes coulent, les sanglots se succèdent, les cris se croisent, les voix se croissent, les voix se croissent.

Sur le théâtre de l'incendie, les soldats, munis de torches, poursuivent leurs recherches. En Jordan de troupe éloigne la foule du théâtre de l'incendie. Le commandant Serpette, de la maison du Président de la République, porte des nouvelles à l'Élysée. Le commandant Humbert se tient en permanence sur les lieux.

Tableau d'inexprimable horreur

Paris, 7 heures. - Après les détails horribles que nous avons eu à vous raconter, voici l'impression terrible que nous avons personnellement rapportée du lieu du sinistre.

Sur un terrain vague, situé en face du numéro 20 de la rue Jean-Goujon, on aperçoit d'abord quelques poteaux noirs par les flammes. Nous traversons, à grand peine, les rangs pressés des agents, des préposés qui attendent que les personnes civiles et militaires que la nouvelle du sinistre a attirées.

Soudain, le terrain même de la catastrophe s'offre à nos yeux. Quel horrible et inoubliable spectacle ! Parmi les débris calcinés, les débris amoncelés, on voit, çà et là, émerger des corps noirs et sanglants, au crâne défoncé. Près de chaque porte d'entrée, on les malheureux victimes se sont précipités dans leur affolement, c'est un véritable monceau de squelettes déshiquetés.

En quelques endroits, sur les os noirs, apparaissent encore des lambeaux d'étoffes, des vestiges de la toilette, que portaient les femmes brûlées vivantes. L'horreur de ce tableau est inexprimable. MM. Haudaux, l'ami Beaujon, Henry Cochon, Berger, qui sont présents, ne peuvent dissimuler leur émotion; ils ne cessent de répéter : c'est affreux ! c'est affreux !

A chaque instant arrivent des voitures d'ambulance. Les agents de police et les pompiers ramassent, dans les débris encore fumants, les débris de pauvres corps informes et méconnaissables; ils les placent dans des draps, et les funèbres convois s'acheminent vers le Palais de l'Industrie où l'on cherche à procéder à la reconnaissance des victimes.

Mais, hélas ! il faudrait plusieurs jours pour connaître le chiffre des personnes, et l'état des cadavres est tel que la plupart des familles des victimes n'auront pas la suprême consolation de reconnaître les restes de ceux qu'ils ont perdus. C'est une réédition des faits qui suivirent la catastrophe de l'Opéra comique.

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Bientôt arrive M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique, qui reste muet d'horreur, et regarde longtemps ce tragique spectacle. Plus loin, autour des ferrages établis par les

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu, est un véritable charnier humain, se pressent pêle-mêle et terrifiés un grand nombre de fonctionnaires : M. Lépine, préfet de police, le baron de Mackau, directeur de l'Assistance publique, MM. de Mun, Raulhier, Henry Cochon, Berger, Florentin, Trouillot, etc.

Les prévisions les plus navrantes sont formulées. On dit maintenant, mais il faut espérer que cette rumeur est très exagérée, que cent personnes ont été pesées toutes et brûlées le long de la cloison blanche qui sépare le de la rue. Le spectacle est terrifiant.

La principale version des personnes qui, après être parvenues à se sauver, étaient revenues sur le lieu du sinistre, était que le feu avait été mis par un bec de gaz.

Scènes déchirantes

Paris, 4 mai, 8 h. 10. - Au Palais de l'Industrie, où la foule des parents et des amis s'entasse aux portes, suppliante, affolée et se précipitant, malgré toutes les consignes, une soixantaine de cadavres, toutes les formes des amoncellements fourgons, sont exposés dans un hangar, à peine éclairé par quelques bougies.

Parents, amis, onus, en larmes, recherchent, au milieu de ces débris méconnaissables, un signe, un objet, un souvenir, en vain. Les larmes coulent, les sanglots se succèdent, les cris se croisent, les voix se croissent, les voix se croissent.

Sur le théâtre de l'incendie, les soldats, munis de torches, poursuivent leurs recherches. En Jordan de troupe éloigne la foule du théâtre de l'incendie. Le commandant Serpette, de la maison du Président de la République, porte des nouvelles à l'Élysée. Le commandant Humbert se tient en permanence sur les lieux.

Tableau d'inexprimable horreur

Paris, 7 heures. - Après les détails horribles que nous avons eu à vous raconter, voici l'impression terrible que nous avons personnellement rapportée du lieu du sinistre.

Sur un terrain vague, situé en face du numéro 20 de la rue Jean-Goujon, on aperçoit d'abord quelques poteaux noirs par les flammes. Nous traversons, à grand peine, les rangs pressés des agents, des préposés qui attendent que les personnes civiles et militaires que la nouvelle du sinistre a attirées.

Soudain, le terrain même de la catastrophe s'offre à nos yeux. Quel horrible et inoubliable spectacle ! Parmi les débris calcinés, les débris amoncelés, on voit, çà et là, émerger des corps noirs et sanglants, au crâne défoncé. Près de chaque porte d'entrée, on les malheureux victimes se sont précipités dans leur affolement, c'est un véritable monceau de squelettes déshiquetés.

En quelques endroits, sur les os noirs, apparaissent encore des lambeaux d'étoffes, des vestiges de la toilette, que portaient les femmes brûlées vivantes. L'horreur de ce tableau est inexprimable. MM. Haudaux, l'ami Beaujon, Henry Cochon, Berger, qui sont présents, ne peuvent dissimuler leur émotion; ils ne cessent de répéter : c'est affreux ! c'est affreux !

A chaque instant arrivent des voitures d'ambulance. Les agents de police et les pompiers ramassent, dans les débris encore fumants, les débris de pauvres corps informes et méconnaissables; ils les placent dans des draps, et les funèbres convois s'acheminent vers le Palais de l'Industrie où l'on cherche à procéder à la reconnaissance des victimes.

Mais, hélas ! il faudrait plusieurs jours pour connaître le chiffre des personnes, et l'état des cadavres est tel que la plupart des familles des victimes n'auront pas la suprême consolation de reconnaître les restes de ceux qu'ils ont perdus. C'est une réédition des faits qui suivirent la catastrophe de l'Opéra comique.

« Charnier humain »

Paris, 6 heures 30. - Autour de ce terrain d'épave qui pour nous servir d'un mot affreux nous exprimant bien ce que nous avons vu,